

# JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,  
Rue de Lorraine, 13,  
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers  
dont il est envoyé 2 exemplaires sont  
annoncés dans le journal.

## INSERTIONS :

Annonces . . . . . 25 Cent. la ligne  
Réclames . . . . . 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10.  
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours,  
à l'AGENCE-DALGOTTIE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

## ABONNEMENTS :

Un An . . . . . 12 Francs.  
Six Mois . . . . . 6 id.  
Trois Mois . . . . . 3

Pour l'étranger les frais de poste en

Monaco, le 14 Juillet 1867.

## NOUVELLES LOCALES.

M. le Chevalier François de Villarey, ancien commandant de la Marine de la Principauté, vient de mourir à Villefranche à l'âge de 89 ans.

Il avait pris sa retraite en 1848, après avoir loyalement servi ses Princes.

La voie ferrée, qui doit relier à Nice Monaco et Monte Carlo, ne tardera pas à être livrée à l'exploitation. On attendait, cette semaine, deux hauts fonctionnaires de la Compagnie, M. Audibert, directeur de l'exploitation sur la ligne de Paris-Lyon-Méditerranée, et M. Bidermann, chef de l'exploitation sur la même ligne.

Le voyage de ces deux ingénieurs a pour but, nous assure-t-on, l'examen de la ligne de Nice à Monaco, la réception de la voie, la fixation de la mise en exploitation (vers le milieu d'octobre prochain), et l'examen de quelques grands projets de fusion ou d'achat pendans entre la Compagnie française et la Compagnie italienne, projets dont la réalisation hâterait l'achèvement de la ligne jusqu'à Gènes.

Enfin, nous pouvons l'affirmer aujourd'hui, dès l'ouverture de la prochaine saison d'hiver, les locomotives circuleront entre Nice et Monaco. La voie est entièrement terminée et il ne reste plus qu'à poser des rails en quelques endroits. En attendant, il n'est pas de touriste qui ne veuille, une fois au moins, parcourir à pied cette partie de la ligne, la plus pittoresque, la plus accidentée du littoral, la plus riche en travaux d'art. C'est une promenade de trois heures. Un long tunnel sert de trait d'union entre Nice et Villefranche. On ne peut le traverser à pied en moins de vingt-cinq minutes. On y observe des effets de lumière très-curieux. Le jour, pénétrant par l'ouverture du côté de Villefranche, projette sur la voûte et les parois des lueurs blafardes d'un effet saisissant. On dirait d'un rayon de lune égaré dans des catacombes. La ligne traverse les riants jardins de Beaulieu sur un haut remblai qui a coupé en deux ce riche éden aux fruits d'or, aux feuillages multicolores; puis la voie court vers Monaco, tantôt dominant la mer, tantôt s'enfonçant sous les montagnes. Le tunnel circulaire percé au pied d'Eza est effrayant à parcourir; il semble qu'on soit engagé dans une voie de ténèbres sans issue, et l'on a hâte de retrouver le grand jour et de

cheminer au bord de la mer bleue, parmi les oliviers et les pins.

Il y aura deux stations sur le territoire de la Principauté, l'une à Monaco, l'autre à Monte Carlo. On s'occupe activement de cette partie de la ligne, dont l'entreprise a été concédée à MM. Nave et C<sup>ie</sup>, et qui consiste tout entière en gigantesques travaux d'art. Le pont qui doit franchir le ravin de Sainte-Dévote sera une merveille de hardiesse; puis vient une profonde tranchée. Le cube des terrassements transportés en remblai, s'élève à 6,000 mètres du côté de Monaco et à 12,000 mètres du côté de Menton.

Au bord de la mer, au-dessous du Casino, s'élève un mur de soutènement qui n'a pas moins de 230 mètres de long; l'épaisseur à la base est de 5 m. 70; l'épaisseur moyenne de 2 mètres, sur une hauteur de 11 m. 50.

Au quartier dit du Portier, on construit un autre mur qui aura 95 mètres de long sur une épaisseur de 5 mètres 80 et une hauteur de 18 mètres.

Ces travaux, les derniers à exécuter, sont déjà très avancés.

Dimanche dernier, M. l'ingénieur Faugle, chargé en l'absence de M. l'ingénieur en chef Gaduel, de la haute direction des travaux du chemin de fer depuis Nice jusqu'à la frontière d'Italie, a visité la tranchée qui s'étend du Cap-d'Aglio aux limites de la Principauté. Les parois de cette tranchée, sillonnées de nombreuses crevasses faisaient, disait-on, redouter un éboulement considérable. Cet habile ingénieur, accompagné par M. Brenac, chef de section, a constaté que les craintes conçues étaient exagérées, et qu'il suffisait de quelques précautions pour prévenir tout accident.

Dimanche dernier, un petit orage est venu donner un peu de fraîcheur aux arbres et aux plantes. Le matin, le soleil brillait de tout son éclat et tout faisait présager une journée de fortes chaleurs, mais vers le milieu du jour, le ciel s'assombrit, les montagnes s'enveloppèrent de nuages; au large, la mer moutonnait, soulevée par un assez gros vent d'Est, cependant, dans le port, les baigneurs ne manquaient pas, s'abandonnant aux caprices de la vague. Bientôt l'orage éclata, versant sur les campagnes une pluie bienfaisante, et la mer ne tarda pas à s'apaiser comme pour donner une fois de plus raison au vieux proverbe: petite pluie abat grand vent.

Il y a quelques jours, au quartier des Moulins, une jeune fille a failli périr victime de son imprudence. Elle s'était endormie sur une terrasse qui domine la grande route d'une hauteur de huit à dix mètres, et, pendant son sommeil, elle tomba sur le chemin. Sa chute, heureusement, n'a pas eu de suites graves. Le médecin, appelé en toute hâte, n'eut à constater que quelques légères contusions.

Ou lit dans le *Journal de Nice* :

Les travaux de construction de la route impériale, qui doit relier Nice à Monaco et à Menton par le littoral, sont en bonne voie; ils ont été repris cette année avec activité, et ils ne sont momentanément suspendus que par des formalités d'expropriation.

Cet obstacle à la continuation de cette magnifique route, qui doit remplacer avec avantage la route si accidentée et si abrupte de la Corniche, disparaîtra dans six semaines environ, aussitôt que le jury se sera prononcé sur le chiffre des indemnités à allouer aux propriétaires traversés.

Jusqu'à *Mala-Ribe*, c'est-à-dire jusqu'au *Banc des Anglais*, la chaussée est complètement terminée, cylindrée même, et l'on y circule en toute sécurité.

A moins d'incidents imprévus, on pourra à la fin de 1867 se rendre de Nice à la gare et au hameau de Beaulieu, dans des conditions de viabilité excellentes, sur une route qui offrira aux touristes, une promenade délicieuse vers les parages de la petite Afrique, où s'élève l'olivier géant.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mort de Lambert Thiboust, auteur dramatique français. Lambert Thiboust venait, chaque hiver, passer quelques jours à Monaco au milieu de quelques amis. L'auteur de tant de jolies pièces a été emporté en quatre jours par une fluxion de poitrine; il avait trente-huit ans à peine.

## GERBE PARISIENNE.

La reprise de la *Famille Benoiton* au Vaudeville a inspiré à M. Jules Claretie un feuilleton ravissant, plein d'érudition et d'esprit. Permettez-moi de vous en donner le début. On y trouve sur le luxe contemporain de piquantes réflexions. Du reste, le jeune critique démontre fort bien que le goût du luxe n'est pas une maladie récemment inventée, et, sans remonter jusqu'à la ceinture d'Eve, il fait en quelques colonnes l'histoire du luxe à diverses époques.

Je voudrais pouvoir tout citer, mais il faut savoir se restreindre.

La *Famille Benoiton* qu'a remontée le Vaudeville, a cette bonne fortune d'être toujours interprétée par Mlle Fargueil, qui y met si bravement le feu aux poudres. C'est une chose toute particulière que ce rôle de femme qui ne tient pas ou presque pas à la pièce, qui se promène à travers les situations, les soulignant et les expliquant à la façon du chœur antique; un des tours de force de M. Victorien Sardou est d'en avoir fait un personnage intéressant, spirituel d'un bout à l'autre, et qu'on souhaiterait de voir continuellement en scène.

La pièce, d'ailleurs, est savamment agencée, amusante au possible, accidentée, gaie, sans prétention, enlevée de verve. Elle ne se mêle pas de prêcher, elle raconte, elle badine avec un petit air de raillerie et d'ironie qui lui va fort bien. M. Victorien Sardou me paraît avoir, ce jour-là, laissé le fer rouge pour la cravache. Mais, de sa main nerveuse, il frappe vraiment de bon cœur. Je ne crois pas d'ailleurs que la *Famille Benoiton* ait le moins du monde guéri la plaie qu'elle prétendait mettre à nu et qu'elle chatouillait peut-être au lieu de la cautériser. La preuve, c'est le luxe continu, le redoublement de folie ruineuse, la multiplication des pompons, des toquets, des rubans, des écharcures; c'est la marée montante de l'excentricité, que personne ne saurait arrêter.

Ah! la charmante histoire à écrire que cette histoire de luxe, en lui donnant pour préface les sourires indulgents du *Mondain* de Voltaire et les malédictions de Jean-Jacques Rousseau! A vrai dire, le luxe s'est, aujourd'hui, singulièrement adouci en se démocratisant. *Est piscis omnium*. Jadis quelques-uns seuls, ceux qu'on appelait les grands, portaient la main au plat et le dévoraient tout entier. On a depuis émiétté la chose. Chacun en a sa part. Aussi bien notre luxe le plus effréné paraît-il mesquin (fort heureusement) comparé aux prodigalités formidables des élégants du bon vieux temps.

Ponsard est mort cette semaine sous le toit hospitalier de Jules Janin. Le corps de l'honorable académicien a été transporté à Vienne, en Dauphiné, sa ville natale. Le poète de *Lucrece* avait débuté en 1845; les ennemis de l'école romantique alors triomphante firent un succès à sa première tragédie et ce vieux genre littéraire fut un instant galvanisé. Quelques années plus tard, Ponsard donna *Agnès de Méranie*, que les lettrés préférèrent à *Lucrece*, mais l'enthousiasme s'était refroidi et la pièce nouvelle n'eut aucun succès. Dans une autre œuvre du poète, *Charlotte Corday*, se rencontrent quelques vers vraiment Cornéliens. *L'Honneur et l'Argent*, comédie en cinq actes, dut son succès non à une action intéressante, non à une exacte peinture de caractères, mais à une suite d'honnêtes tirades très morales et dites en bons et braves vers fortement forgés. Ces cinq actes ne sont à vrai dire qu'une série d'épîtres; avec *L'Honneur et l'Argent*, M. Ponsard inaugura la comédie didactique, genre ennuyeux s'il en fut jamais. Cependant, mis en verve par ce succès, le poète essaya de lui donner un pendant et fit jouer *la Bourse*, chute honnête que l'indulgence de la critique appela succès d'estime; on sait que ces deux termes sont synonymes. Ponsard, toujours tâtonnant, essaya de la fantaisie et donna au Vaudeville *Ce qui plaît aux dames*, toujours en vers, mais le genre fantaisiste ne pouvait convenir au talent sévère du poète. Sa poésie n'a pas d'ailes; elle a creusé laborieusement son sillon, comme un taureau vigoureux, mais elle n'a jamais su voler avec la vivacité et la grâce d'un oiseau qui prend son essor en chantant.

La dernière pièce de Ponsard, *Galilée*, n'est encore qu'un poème didactique sur l'astronomie. Les

beaux vers n'y manquent pas, mais cela ne suffit point à une œuvre de théâtre; il y faut encore de l'action et des péripéties. Ponsard fut un estimable poète qui eut le tort de donner à ses œuvres une forme dramatique.

JULES BABIL.

CHRONIQUE BELGE.

(Correspondance particulière du JOURNAL DE MONACO.)  
Bruxelles, le 10 Juillet 1867.

L'exécution de l'Empereur Maximilien est un véritable deuil. Cette fin atroce a remué tous les cœurs. Aussi, on ne parle partout que de ce malheureux prince prédestiné par sa naissance à toutes les joies de la vie, et qui, lancé dans des aventures lamentables, est tombé si vaillamment, mais si misérablement, victime d'une des plus odieuses brutalités que puissent commettre des gens de guerre.

On a cru un instant que l'excursion des gardes-civiques belges n'aurait pas eu lieu. Mais tous les préparatifs étaient faits et le Comité anglais avait dépensé des sommes considérables pour recevoir nos soldats citoyens. On assure que la réception sera grandiose et qu'on n'aura jamais rien vu de pareil.

Le Roi a renoncé aux voyages qu'il se proposait de faire dans l'intérieur du pays pendant l'été. Il partira pour Ostende prochainement et y passera quelques jours avec ses enfants. On affirme que la Reine ira à Vienne, en compagnie du Comte de Flandre, et se rendra de là à Miramar auprès de sa malheureuse belle-sœur dont l'état mental s'empire tous les jours davantage.

853 distinctions ont été décernées à la Belgique dans le grand concours international de Paris, auquel ont participé au delà de 1,800 de nos compatriotes.

La *Liberté*, après avoir végété quelque temps, vient de mourir. A la suite du Congrès de Liège, une scission éclata dans la rédaction entre les démocrates qui se peignent et qui portent des gants, et ceux qui affectent de conserver une chevelure en désordre, et de dédaigner les gants. Ceux-ci s'étant retirés, les premiers se sont trouvés impuissants à diriger le frêle esquif qui portait la fortune des démocrates comme il faut.

Un médecin connu pour son savoir, son intelligence et l'originalité de son esprit, et qui fut élève de l'Université de Gand, M. Guinard, vient de mourir à Saint-Nicolas. Par son testament, il lègue à la ville de Gand toute sa fortune, qui ne laisse pas d'être considérable, à la charge de fonder un prix de 10,000 francs qui sera donné, tous les cinq ans, à l'auteur de l'ouvrage ou de l'invention qui aura été jugé le plus utile au bien être de la classe ouvrière.

Qui croirait que dans la ville de Bruxelles où les habitations de la population riche ou aisée sont aussi somptueuses et aussi confortables, le logement de l'ouvrier soit resté si loin au-dessous même des premières et des plus élémentaires conditions d'hygiène, qu'il n'affecte aucune de ces dispositions qui assurent la santé, développent la moralité et l'ordre, et satisfont au besoin de liberté individuelle que chaque homme éprouve avant toute chose? On s'étonnera bien plus encore lorsque, en se livrant aux calculs comparatifs les plus faciles, on constate que le taudis dans lequel la santé de l'ouvrier s'étiole et sa moralité se perd, lui coûte comparativement plus cher que ce que dépense un millionnaire pour habiter un somptueux hôtel.

La démolition des vieux quartiers va refouler de Bruxelles dans la banlieue 35,000 à 40,000 ouvriers et artisans, auxquels il va falloir préparer des logements. Sans attendre le contingent de l'avenir, on peut dire qu'avant peu de temps 2,000 ménages seront déplacés et devront chercher des logements dans les faubourgs. Les trouveront-ils? Evidemment non. Il est en ce moment tout aussi impossible pour les ouvriers de pouvoir se loger dans la banlieue de Bruxelles que dans la ville elle-même.

Il est à espérer que le Gouvernement trouvera un

remède à un état de choses qui mérite à tous égards d'éveiller l'attention publique.

En mettant des logements salubres à la disposition de l'ouvrier, tout en lui faisant payer un taux normal de location, on dégrèverait son budget en le soustrayant à la rapacité des propriétaires qui retirent de leurs immeubles 15 à 20 0/0 d'intérêt. On conserverait sa santé et sa moralité, et une famille, qui en quelques années s'étiole et s'abrutit, puis tombe à charge de l'assistance publique, acquerrait et conserverait une position qui lui permettrait de n'avoir rien à lui réclamer.

J'ai fait récemment une petite excursion le long de notre littoral et j'ai pu constater que partout on s'appretait à donner à nos villes de bains de mer un air de fête. Blankenberg veut décidément rivaliser avec Ostende, et je crains fort qu'il ne finisse par l'emporter et par attirer le plus grand nombre de baigneurs. Ostende se fie trop à sa réputation bien établie et ne fait guère plus rien pour appeler et retenir l'étranger. Blankenberg, au contraire, innove tous les ans quelque chose et ménage les plus grandes surprises pour cette saison; après avoir été pendant plusieurs années le séjour favori des mamans et des bébéés, il finira par être le rendez-vous de la véritable aristocratie et de cette foule de gens sensés qui aiment les bords de la mer en même temps que les plaisirs doux, loin du bruit et du clinquant.

Spa est encore bien désert, bien que la saison s'avance, et Chaudfontaine ne compte pas une âme. La Roche est également bien mal visitée cette année.

Heyst-sur-mer, Knoche et Nieuport ont également secoué leur poussière hivernale. Heyst surtout attire le monde; Heyst est le Blankenberg de il y a dix ans. On pense généralement que cette petite ville finira par réussir. Elle le mérite bien. L'administration et les habitants se donnent beaucoup de mal.

Les concerts d'été attirent chaque soir la foule. Le Waux-hall et le Quinconce regorgent sans cesse de monde. Il y a également concert plusieurs fois par semaine au Jardin Zoologique. Je vous assure que l'on n'a jamais fait autant de musique à Bruxelles depuis plusieurs années. Et dire que la *Grande-Duchesse de Gêrolstein*, qui se joue toujours au théâtre royal des Galeries, trouve encore des auditeurs.

GEORGES HENRI.

VARIÉTÉS.

LA PIÈCE DE MARIAGE.

NOUVELLE.

Elle s'appelait Paula et Dieu l'avait créée pour être heureuse! — Elle avait, à douze ans, une chevelure aux tons roux, immense, insolente, semblable à celles dont le Titiën ensoleille les filles de son pinceau.

Cependant, malgré ce diamant plus que royal qui la paraît si jeune, elle aimait. Elle aimait candidement, chastement comme on aime à douze ans. Celui qui avait les prémices de ce cœur était aussi un enfant. — On le nommait Didier; il en avait quatorze; il l'adorait.

Qui n'a vu dans sa jeunesse de semblables amours, qui ne les a soi-même éprouvés. Tous les arbustes ont leur première floraison; floraison qui avorte quelquefois; roses mal formées souvent, mais dont le doux relent dure encore après longues années.

Vous rappelez-vous ces serremments de mains faits à la dérobee, qui détruisent pendant quelques heures l'harmonie de l'existence de ceux qui sont sur le point de passer de l'enfance à l'adolescence; vous rappelez-vous ces œillades qui deviennent si promptement étudiées? Songez-vous encore à ces baisers si purs et parfois si brûlants? — Avez-vous encore souvenance des instants où vos pieds se cherchant, se concentraient si aisément sous la table des grands parents, puis les demi-rougeurs qui suivaient, préludes de rougeurs non feintes et plus douces encore?

Didier et Paula s'aimaient, Combien de ces premiers amours d'enfants sont restés à l'état de souvenir? — Jamais Didier n'avait dit à Paula « tu seras ma femme, » mais il le pensait bien.

Les deux enfants avaient été élevés ensemble. Leurs jeux, leurs peines, leur éducation avaient été les mêmes.

Personne n'avait songé à entraver cette douce affection qui devait plus tard changer de nom. Et pourquoi l'aurait-on fait? La jeune fille devait être riche et Didier avait en perspective l'aurea mediocritas du poète.

La violette pousse vite! Le bouton devient promptement une jolie rose. Pour cela, il suffit d'un rayon de soleil, d'une effluve un peu plus chaude apportée sur l'aile de la brise du soir.

Une fois douze ans, la petite fille est bientôt jeune fille! — Un an, un mois, une heure de plus elle se trouve être femme. Celui qui aimait d'affection à quatorze ans, ne tarda pas à chérir d'amour à dix-huit.

On était au mois d'août. Le ciel était sans nuages; comme aux beaux jours d'été, une légère gaze de brouillard semblait atténuer l'azur de la vaste coupole bleue.

Appuyée sur le bras de Didier, Paula, un peu rêveuse, suivait des yeux les papillons qui se perdaient dans l'air.

Le verger où ils se promenaient était grand, ombragé par-ci par-là. Le soleil avait déjà séché la rosée des gazons non coupés. Didier ne songeait pas aux fleurs dont l'air apportait les senteurs; il contemplait sa douce amie.

— Paula! la belle journée; je voudrais qu'elle fut éternelle!

Ils étaient arrivés dans une allée ombreuse.

— Comme il est bon d'aimer?

— Et d'être aimé! n'est-ce pas!

Didier avait pris la main de Paula. Les deux jeunes gens se regardaient. Et deux oiseaux qu'ils n'avaient pas aperçus sur un néflier s'enfuirent, effrayés par le bruit d'un baiser.

La robe de mousseline blanche de Paula s'accrocha à un petit rosier moussu. — Didier débarrassa la fiancée de son cœur, qui alors se souciait fort peu d'un accroc fait à sa toilette. D'ailleurs n'aimait-elle pas! Peut-être l'amant avait-il été cause de l'accident; peut-être aussi fut-il récompensé par un baiser de s'être piqué.

Comme quelquefois les opinions changent avec l'âge!

A quelques pas d'eux, se trouvait un pêcheur. Il gardait encore quelques-uns de ses fruits veloutés sur le duvet desquels la pression du doigt fait tache.

Un petit bouquet de feuilles jaunies par le soleil en voilait un à moitié.

Paula avait reconnu une sœur à ses belles joues dans cette pêche teintée de rose comme elles, comme elles satinées.

Le duvet de l'une avait pris naissance sous les chauds baisers du soleil; le duvet des autres s'était éclos à la brûlante réflexion de l'amour intérieur.

— Pourquoi te cacher sous les feuilles, beau fruit que Dieu a fait pour nous? dit la jeune fille.

Nouvelle Eve charmante; elle proposa à Didier de le manger.

— Oui! lui dit l'amoureux, mais n'y touchons pas.

La pelousse était là. Ils s'agenouillèrent, écartèrent les feuilles, et les dents de la jeune fille meurtrirent le fruit du bon Dieu. L'ami aimé en fit autant à son tour. Puis la tête brune et la tête blonde s'approchèrent si près, que la pêche reçut deux graves morsures à la fois.

C'était un nouveau moyen de s'embrasser encore et encore, sans se le dire.

Les chers amoureux trouvèrent le jeu si à leur goût, que le pauvre pêcheur, un quart d'heure après, ne pouvait plus être orgueilleux de sa parure.

Il se trouvait peut-être plus content d'avoir suspendu à ses branches le plus beau fruit de la création: une jeune fille.

Un frêlon qui, sans doute, ne trouvait pas fort à son goût de se voir enlever son goûter de chaque jour, sortit de la dernière pêche que croquaient si bien nos amoureux, et mit fin à ce tête-à-tête si délicieux.

Pourquoi y a-t-il des pressentiments?

Didier avait dit ce jour-là: si cette journée pouvait être éternelle!

Paula n'avait pas formulé le même souhait.

— Toutefois, elle était un peu rêveuse; et, le soir, dans son lit de jeune fille, elle songea qu'elle avait été bien heureuse.

Deux mois après, pourquoi la jeune fille craignait-elle de se trouver avec celui qui l'aimait tant? Pourquoi si ce jour-là on lui eût déchiré sa robe de mousseline blanche, eût-elle fait la moue? Pourquoi enfin, n'avait-elle plus des éclats de rire bruyants de jeune fille?

Parce que on avait dit à la belle Paula: tu es belle, tu as de plus une dot superbe, et un riche héritier recherche ta main.

Paula était promise. Un riche parti l'attendait. Cependant, la jeune fille se prenait à penser à Didier, qui l'aimait et qui avait été élevé avec elle. Mais Didier qui était beau, était pauvre relativement au nouveau prétendant. Ensuite, toute jeune fille est instinctivement coquette, et on lui avait fait de superbes cadeaux; puis sa mère lui avait fait entrevoir le coupé traîné par deux pur sang.

L'amour seul peut faire tomber la coquetterie d'une femme. Et Paula n'avait pas aimé d'un amour profond; elle avait aimé, mais légèrement. Qui plus est, elle était

d'une imagination aisée à fasciner. Insensiblement, Didier était devenu un frère, rien de plus.

Elle se trouvait mal à l'aise avec lui. — Le cœur combattait-il la femme?

Si elle fût restée quelques jours de plus dans l'intimité de son ami, il est possible que l'amour se fût révélé à elle dans tout son jour. — Il est fort possible qu'elle se fût trouvée frappée au cœur; alors les séductions n'eussent point eu de prise.

Où cours-tu si vite, Paula, charmante jeune fille au cœur naïf; où cours-tu si vite dans le sentier d'un avenir inconnu?

Regarde autour de toi. — Bien des jeunes filles ont rêvé; beaucoup d'entre elles ont rêvé l'amour, ce *Lucy-ma-Christi* des âmes. Qu'ont-elles trouvé? L'amour! tu le possèdes, tu n'en veux pas; on t'aime, on t'adore, cherche bien, interroge ton cœur, toi aussi tu aimes; mais tu veux l'inconnu. — Si tu parviens à saisir le fruit que tu convoites, prends garde que ce fruit aux belles couleurs n'ait pour noyau un ver rougeur!

Une jeune fille de dix-sept ans, belle et riche, est un trésor bien difficile à cacher. Paula était belle, sa beauté, rehaussée par des rentes, ne tarda pas à être appréciée. Les prétendants vinrent et l'on n'eut qu'à choisir. Le choix fut promptement fait. Raymond Reil était un parti plus que sortable; il apportait le double de la jeune fille, et, d'après les conventions sociales, un jeune homme qui a cent mille francs, peut prétendre à trois cent mille.

Le père et la mère de Paula, qui ne voyaient que le bel établissement de leur enfant, se réjouirent. Didier fut oublié. On en parla d'abord à Paula, qui sentit son cœur se gonfler aux premiers mots; seulement, elle était femme; et les diamants, la soie, un équipage font faire bien des choses! Comme nous l'avons dit, elle s'éloigna peu à peu de son ami d'enfance.

Didier s'affligea, ne comprenant rien à cette réserve inaccoutumée. — Il gardait toujours au fond de son cœur le souvenir de la belle et bonne journée des pêches.

Son affliction se convertit bientôt en désespoir, car le voile ne tarda pas à se déchirer. Il apprit que sa bien-aimée allait se marier! Se marier à un autre qu'à lui! Alors, une malédiction sortit de ce cœur loyal sur la société avec ses exigences tyranniques.

Il voulut revoir une dernière fois Paula. — Il désirait, en lui donnant un dernier adieu, retourner le glaive dans la plaie qu'on avait faite à son pauvre cœur! Quelquefois il arrive que la suprême douleur aime à se fouiller elle-même! Ce phénomène est pour elle un raffinement de plaisir.

Hélas! la sensibilité double la vie; mais plus en douleurs qu'en voluptés!

On était en novembre; il n'y avait bientôt plus de feuilles aux arbres. Elles jonchaient la terre comme les espérances longtemps caressées que la désillusion éparpille.

La jeune fille était près d'un bon feu au salon; elle paraissait bien heureuse, elle s'occupait de chiffons.

Didier entra.

Le jeune homme lui présenta la main; elle la prit.

— Comme vous avez froid, chauffez-vous.

Les mains du malheureux étaient brûlantes; cependant il faisait bien froid.

Didier s'approcha de la cheminée et contempla quelque temps d'un œil atone les bûches qui flambaient... Sentant ses yeux qui devenaient humides, il redressa la tête et contint sa douleur.

— Paula, je suis bien heureux!

La jeune fille le regarda, étonnée, puis elle serra ses jolies lèvres d'une façon qui annonçait le dépit.

— Que vous arrive-t-il donc?

— Je vais partir pour Paris!

— Ah!

— Oui! je suis fatigué de la province.

— Qu'allez-vous faire à Paris?

— Tâcher de gagner de l'argent: les affaires de mon père sont un peu embarrassées, je ne veux plus lui être à charge.

La jeune fille avait quitté son ouvrage et s'était approchée de celui que son cœur chérissait.

— Didier! vous me cachez quelque chose; ce n'est pas ce motif-là qui vous fait partir.

— Et quel est donc ce motif que vous connaissez si bien? dit-il, s'efforçant de comprimer son émotion pour donner le change à la jeune fille.

— Vous cherchez en vain à me tromper; vous partez... parce que...

Elle n'acheva pas; mais elle prit la main du jeune homme.

— Paula, je devais vous faire mes adieux!

— Je comprends, mon ami; mais croyez-vous que je vous oublierai.

— Vous le devez!

— Vous oublier, vous, mon ami d'enfance! vous, mon frère.

— Paula, vous ne devez plus avoir d'ami d'enfance: vous l'avez voulu!...

— Didier!

— Croyez-moi! vous que j'ai aimée et que j'adore, ce que je vous dis est vrai, un mari est et doit être jaloux du cœur de sa femme: pas une parcelle ne doit appartenir à un autre.

— Vous êtes cruel!

— Cruel envers vous! vous ne pensez pas ce que vous dites. Je vous l'ai avoué, Paula! je suis heureux! heureux de savoir que le bonheur vous attend.

Didier se leva.

— Déjà! quoi vous partez, et je ne vous verrai plus?

— Il est trop tard! Toutefois, rien ne me dit que le hasard ne nous réunira pas. Je deviendrai peut-être riche, et alors je rencontrerai peut-être dans le monde madame Raymond Reil.

— Mon ami, de grâce! assez, je ne suis pas aussi coupable que vous le pensez. Mes parents m'ont réveillée dans mon rêve d'amour; ils ont dit: fais ceci, et je l'ai fait.

Des larmes sincères inondaient le visage de Paula.

— Pardon, chère âme, j'ai voulu faire le fort, je voulais vous persuader que je ne vous aimais plus; et c'est l'amour qui me rendait injuste. Ce que vous faites, toutes l'eussent fait!

Ce bonheur-là eût été trop immense pour moi, il m'eût peut-être brisé.

La jeune fille était tombée dans ses bras, il couvrait de baisers cette chevelure sidérale dont les boucles tant de fois avaient fouetté son visage alors qu'il se promenait avec son amie.

— Paula, mon ange, je t'aime trop! il faut que je parte; tu ne veux pas que la douleur soit au-dessus de mes forces. Encore un baiser! ce sera le dernier!

Ce baiser, il le déposa sur les lèvres de l'enfant qu'il ne devait plus revoir.

— Adieu, ma Paula bien-aimée, puisse-t-il t'aimer comme je t'aime!

Didier s'éloigna pour sortir.

Avant de franchir la porte, il se retourna et vit la jeune fille qui lui tendait la main. Il revint, s'empara de cette main qu'un anneau d'or allait lui ravir, elle contenait une boucle de cheveux.

— En souvenir, dit Paula, en s'efforçant de sourire. Il porta ce trésor à ses lèvres et s'enfuit.

CHARLES DIGUET.

(La fin au prochain numéro.)

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 6 au 12 juillet 1867.

MARSEILLE. b. *St-Michel Archange*, français, c. Masséna, m. d.  
 GOLFE JUAN. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Davin, sable  
 ID. b. *Marie et Claire*, id. c. Julien, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.  
 ID. b. *Marin*, français, c. Arnulf, houille  
 ID. b. *Hercule*, id. c. Deloye, m. d.  
 MARSEILLE. b. *Belle brise*, id. c. Meric, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest  
 MENTON. b. *Félicité*, français, c. Gauthier, id.  
 CETTE. b. *Joseph et Marie*, id. c. Fornari, m. d.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 ARMA. b. *N-D. de la Garde*, italien, c. Cicchero, sur lest  
 MENTON. brick g. *Elvire*, français, c. Palmaro, vin  
 ID. b. *St-Michel*, id. c. Corras, fûts vides  
 CETTE. id. *Antonia*, espagnol, c. Prats, rails  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.  
 MARSEILLE. b. *Volonté de Dieu*, français, c. Palmaro, id.  
 GOLFE EZA. b. *Marin*, id. c. Arnulf, chaux  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.  
 ID. b. *Pauline*, français, c. Porcelle, id.  
 GOLFE JUAN. b. *St-Joseph*, id. c. Cairasco, sable  
 ID. b. *Résurrection*, id. c. Ciaïs, id.  
 ID. b. *Marie et Claire*, id. c. Julien, id.  
 ID. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Davin, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.  
 MARSEILLE. b. *Jules*, français, c. Mathieu, id.  
 MENTON. b. *Joseph et Marie*, id. c. Fornari, sur lest  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.  
 MENTON. b. *Assomption*, français, c. Palmaro, sur lest  
 GOLFE JUAN. b. *St-Michel*, id. c. Isoard, sable

Départs du 6 au 12 juillet 1867.

MARSEILLE. b. *N-D. de la Miséricorde*, italien, c. Marceraro, sur lest  
 GOLFE JUAN. b. *St-Michel*, français, c. Isoard, id.  
 MENTON. b. *St-Michel Archange*, id., c. Masséna, m. d.  
 GOLFE JUAN. b. *Volonté de Dieu*, id., c. Davin, s. lest  
 ID. b. *St-Jean*, id. c. Barralis, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 GOLFE JUAN. b. *Marie et Claire*, français, c. Julier, id.  
 GOLFE JUAN. b. *Marin*, id., c. Arnulf, id.

MENTON. b. *Belle brise*, français, c. Méric, m. d.  
 GOLFE JUAN. b. *Deux amis*, id., c. Castillon, sur lest  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 GOLFE JUAN. b. *Etan*, français, c. Gabriel, id.  
 MARSEILLE. b. *Ste-Félicité*, id., c. Gauthier, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 MENTON. b. *Joseph et Marie*, français, c. Fornari, m.d.  
 ARMA. b. *N.-D. de la Garde*, italien, c. Cicchero, houille  
 GÈNES. b. g. *Antonia*, espagnol, c. Prats, rails  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest  
 MENTON. b. *Volonté de Dieu*, français, c. Palmaro, m.d.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest  
 VILLEFRANCHE. b. *Marin*, français, c. Arnulf, id.  
 NICE. b. *Pauline*, id. c. Porcelle, id.  
 GOLFE JUAN. b. *St-Joseph*, id. c. Cairasco, id.  
 ID. b. *Résurrection*, id. c. Ciaï, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 GOLFE JUAN. b. *Volonté de Dieu*, français, c. Davin id.  
 ID. b. *Marie et Claire*, id. c. Julien, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 ID. b. *Assomption*, français, c. Palmaro, id.

AVIS AUX EXPOSANTS RÉCOMPENSÉS.

Dans l'intérêt du public ainsi que des exposants, MM. Firmin Didot feront paraître, cette année, en tête de l'Annuaire du commerce DIDOT-BOTTIN, une liste des récompenses décernées à l'Exposition universelle de 1867.

Cette liste sera rédigée par produits d'après l'ordre alphabétique, et par pays, de manière que toute personne, désirant acheter un article quelconque, n'aura qu'à se reporter à cet article pour voir d'un seul coup d'œil le nom de tous les fabricants français et étrangers récompensés pour ce produit.

Mais outre les noms qui seront insérés gratuitement, chaque exposant, moyennant 6 fr. par ligne de 50 lettres, pourra faire suivre son nom d'une notice dans laquelle il expliquera au public l'Invention, le Perfectionnement ou l'Amélioration qui lui ont valu une récompense, et fera valoir les avantages et la supériorité de ses produits.

Cette publicité est sans contredit la meilleure et la plus efficace de toutes, puisqu'elle dure toute l'année, et dans un ouvrage qui est indispensable à toute maison importante, qui reste continuellement dans chaque cercle, café ou endroit public, à la disposition de tous, et qu'on consulte journellement pour n'importe quel achat.

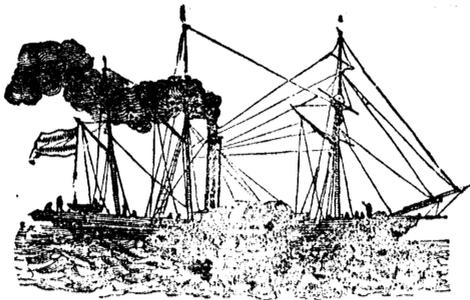
Ces notices ne pourront être adressées à la librairie Firmin Didot que jusqu'au 15 août.

HOTEL ET RESTAURANT DE LYON tenu par JOSEPH BOSCO, rue du Milieu n° 23. Table d'hôte. — Service à la carte. — Salons particuliers et Chambres meublées. — Vins fins et liqueurs. — Prix modérés.

VOITURES pour la promenade et voyages. S'adresser à Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

CORRESPONDANCE  
 entre Nice & Monaco.



Les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du m. et à 5 h. du soir.

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

Depuis le 1<sup>er</sup> mai 1867 le service des Omnibus a lieu de la manière suivante :

OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

DÉPART TOUS LES DEUX JOURS.

De Nice à 10 heures du matin ; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

1<sup>er</sup> Départ 8 h. du m. — 2<sup>e</sup> départ 1 h. du soir.  
 3<sup>e</sup> — 4 h. du soir. — 4<sup>e</sup> (du Casino) 10 h. soir.

DÉPARTS DE MENTON :

1<sup>er</sup> départ 10 h. du matin — 2<sup>e</sup> départ 1 h. du soir  
 3<sup>e</sup> — 4 h. 1/2 du soir — 4<sup>e</sup> — 7 h. —

Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales.

**M. ALBIN**, HORLOGER de Nice, venant le samedi de chaque semaine à Monaco, où il est appelé par les travaux de réparation et de remontage des pendules à l'établissement du Casino, s'empresse d'offrir ses services aux habitants de la Principauté et aux nombreux étrangers qui y séjournent.

M. ALBIN se charge de fournir dans le plus bref délai et aux meilleures conditions, tout ce qui concerne sa partie, ainsi que les objets en orfèvrerie et en bijouterie qu'on aurait à lui demander.

S'adresser pour les réparations et les achats à l'Hôtel de Paris, à Monte Carlo, et au concierge du Casino.

UNE INSTITUTRICE brevetée et munie des meilleurs certificats acquis en Suisse, en Hollande et en Angleterre désire donner des leçons de Français, d'Allemand et d'Anglais. Elle est à même d'enseigner les principes de la musique ainsi que toutes les branches de l'instruction, comme : la littérature française et Allemande, la logique du style avec exercices de composition et de correspondance, l'arithmétique le calcul de tête, la géographie, l'histoire, les divers ouvrages d'utilité et d'agrément, etc.

Pour des renseignements plus détaillés on est prié de s'adresser à M<sup>me</sup> PREISS, rue du Milieu, 14.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DE RUSSIE, place du Palais. Table d'hôte et pension.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue de Carmes. — Table d'hôte et pension.

CAFÉ ET RESTAURANT tenu par J.-B. BARRIERA. Déjeûners à 2 fr. et Dîners à 2 fr. 50. — Pension,

Bains de Mer de Monaco.

SAISON D'ÉTÉ 1867.

La rade de MONACO protégée par ses promontoires est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, comme celui de TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS d'EAU DOUCE et BAINS de MER CHAUDS.

Le CASINO de MONTE CARLO, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBURG. — NOUVELLES SALLES DE CONVERSATION et de BAL. — CABINET de LECTURE, où se trouvent toutes les publications Françaises et Étrangères. — CONCERT l'après-midi et le soir. Orchestre d'élite.

Le TRENTE-ET-QUARANTE se joue avec le DEMI-REFAIT, et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT et CAFÉ. CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le nouveau et superbe bateau à vapeur le CHARLES III, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de LYON en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.